

FORCE DU DESTIN. Kaufmann, Netrebko, Tézier : trio gagnant chez VERDI



FRANCE MUSIQUE, dim 2 juin 2019, 20h. VERDI : La FORCE DU DESTIN. Le Royal Opera House, pour sa nouvelle production 2019 de **La Forza del destino de Verdi** (avril 2019) réunit un cast proche de la perfection. Car il faut de la puissance, de la finesse et une attention

méticuleuse au profil de chaque protagoniste. Dans cet opéra où brûle l'amour le plus contrarié et donc d'essence tragique, la mise en scène de Christof Loy se montre à la hauteur de ce drame noir où comme toujours sur la scène lyrique romantique, la grandeur morale des individus éprouvés, se dévoile en fin d'action... au moment de leur mort.

Le chant vermine souffle son meilleur sur la scène londonienne, grâce aux personnalités aussi charismatiques que **Jonas Kaufmann, Anna Netrebko et Ludovic Tézier** : soit 3 immenses solistes, aujourd'hui recherchés par toutes les scènes internationales (Trio prometteur que Bastille avait accueilli pour Don Carlo du même Verdi). Leurs talents complémentaires éclairent en réalité une action qui est loin d'être aussi désastreuse et confuse que d'aucun le disent ; par manque de connaissance, et par snobisme (parisien... comme toujours). On dit d'ailleurs la même chose de nombreux opéras verdiens, dont Il Trovatore, Le Trouvère. Rien d'opaque ni de complexe ici, d'autant que la mise en scène de Loy, respecte, elle, la cohérence originelle du livret (a contrario d'un Tcherniakov qui aujourd'hui n'hésite plus à réécrire chaque livret des opéras qu'il dénature ainsi allègrement).

Jonas Kaufmann réussit à phraser comme jamais, offrant un chant ciselé, intelligible et profond... comme au théâtre. Il éclaire chez Alvaro, la lente et progressive modification psychologique, de l'ardeur effrénée voire irréfléchie à la noblesse détachée, la plus sage... belle performance dans la subtilité. La Leonora (à ne pas confondre avec sa « sœur » tragique du même prénom dans Il Trovatore) d'Anna Netrebko confirme l'excellente verdienne, vibratile, irradiante, habitée par une urgence intérieure, un souci de la loyauté jusqu'à la mort et l'abnégation la plus totale (à la fois, amante coupable et mortifiée mystique en quête de salut).

En Carlo di Vargas, **Ludovic Tézier** convainc tout autant par la beauté du chant et sa solidité expressive. Affûté même dans son duo avec Alvaro / Kaufmann : « Voi che sì larghe cure » qui fusionnent les deux voix idéalement caractérisées.

Face au trio tragique et héroïque, deux personnages comiques, plus légers se distinguent aussi grâce à l'intelligence de leurs interprètes respectifs : Padre Guardiano et Melitone (qui rappelle la truculence bonhomme du sacristain au premier acte de Tosca de Puccini) : ainsi à Londres, **Ferruccio Furlanetto** et **Alessandro Corbelli** ajoutent chacun à la finesse théâtrale de la production.

A notre (humble) avis, la prestation tout aussi enlevée de **Veronica Simeoni** en Preciosilla manque elle de finesse, donc tombe plus bas, dans la gouaille caricaturale. Dommage pour la soprano qui aurait dû être inspirée par l'excellence de ses partenaires précités.

Faiblesse d'autant plus malheureuse qu'ici aucun comprimé (seconds rôles) n'est laissé dans la confusion ou l'imprécision (comme souvent) ; ne citons que le Calatrava de **Robert Lloyd**, ou l'Alcade de **Michael Mofidian**...

Nous ne dirons rien des décors (inutile précision s'agissant d'une diffusion radiophonique)

Voilà une approche vocalement exceptionnelle qui souligne chez Verdi sa force émotionnelle : la vengeance dont il est question, la malédiction consentie et assumée des deux amants malheureux, leur course effrénée au salut (qui les mène au delà d'une expérience terrestre),... tout est exprimé avec une grande finesse. Superbe lecture.

VOIR le TEASER du spectacle LA FORZA DEL DESTINO de VERDI à COVENT GARDEN Royal Opera House (avril 2019)

DVD, coffret. PYOTR ILYITCH TCHAIKOVSKY : The Ballets (Royal opera House, 3 DVD Opus Arte)

DVD, coffret. PYOTR ILYITCH TCHAIKOVSKY : The Ballets (Royal opera House, 3 DVD Opus Arte). Coffret événement qui complète l'offre également en dvd récapitulatif édité ce Noël par BelAirclassiques et dédié à l'école russe du Bolshoï... Quoiqu'on en dise, Tchaïkovski aura permis aux chorégraphes et danseurs internationaux de perfectionner leur art, qu'il s'agisse de l'acrobatie virtuose et un rien froide, ou de l'élégance racée sublimement incarnée... Voici 3 ballets qui restent ... inaltérables.



 **Parlons d'abord du LAC DES CYGNES / Swan Lake version**

Osipova / Golding / Gruzin. Enregistré en mars 2015 au Royal Opera House, Covent Garden, et retransmise dans les cinémas du monde entier, le ballet féerique de Piotr Illiytch réunit deux têtes d'affiche du Royal Ballet, l'étoile russe Natalia Osipova (originnaire du Bolshoi) et le canadien, Matthew Golding, nouveau duo pour ce lac attendu. La conception d'Anthony Dowell, qui date de 1987, s'inspire de l'originale de 1895 (Petipa / Ivanov), souhaite aussi réactualiser le propos en incluant des inserts venus de différents chorégraphes plus contemporains, emblématiques à Londres : en particulier Frederick Ashton. Sans omettre des citations de l'époque de Tchaïkovski. Il en résulte un mélange parfois confus, qui affecte le très haut niveau du Corps de Ballet londonien, pourtant au meilleur de sa forme, autant dans la réalisation synchronisée des ensembles, que dans le soutien au solos virtuoses (superbe Rothbart de Gary Avis). Technicienne, Natalia Osipova n'est pas une actrice affûtée, ce qui altère son double emploi : Odette, le cygne blanc, et Odile, le cygne noir. Expressive en Odette, elle manque de relief et de profondeur, mais aussi de précision dans la noirceur d'Odile. Racé certes mais uniforme dans sa posture disciplinaire, Matthew Golding fait finalement un prince Siegfried plus hautain qu'humain, ce qui nuit à la finesse émotionnelle de ses duos avec Odile / Odette. Evidemment, l'ampleur de ses portés est magistrale. Là encore, une approche mécanique, virtuose... mais froide et distanciée qui ignore totalement l'empathie et la connexion avec sa partenaire. Dans la fosse, Boris Gruzin fait feu de tout bois, réalisant de la matière et soie tchaïkovskienne, un scintillement orchestral continu. Trop technique et glaçante, la lecture ne détrône pas l'excellent duo Svetlana Zakharova / Roberto Bolle à Milan en 2004... Oui on nous dira nostalgie, nostalgie, et « good old times »... mais quand même.

LA BELLE AU BOIS DORMANT version Nuñez, Muntagirov. Tout autre est la conception, elle aussi éclectique mais mieux assemblée et conçue de Monica Mason et Christopher Newton : à partir de

la chorégraphie de Marius Petipa, ils conservent les ajouts signés Ashton, Wheeldon, Dowell, tout en redessinant la volupté onirique du conte originel français (Perrault) grâce aux costumes et décors signés par Olivier Messel. Il en résulte une lecture à la fois majestueuse et très fine sur le plan de la caractérisation psychologique des personnages. On préfère souvent grossir et épaissir le ballet de Tchaïkovski en faisant ronfler les références à la solennité Grand Siècle, au risque d'écarter tout ce qui relève du drame : rien de tel ici. Car rayonne en un trio irrésistible trois danseurs-acteurs prodigieux littéralement : Marianela Nunez (Princesse Aurora, à la fois proche et énigmatique), Kristen McNally (sidérante Carabosse par laquelle surgit la catastrophe et l'emprise des ténèbres, mais avec quelle économie gestuelle : sa pantomime est du très grand art), enfin le Prince de Vladimir Muntagirov trouve le ton juste et la balance parfaite entre puissance athlétique et présence affûtée, sans omettre une excellente interaction avec ses partenaires, dans toutes les situations. Voilà qui nous change du « rien que technique et virtuosité solistique » du Lac des cygnes précédemment présenté. Le geste souple et habité de Koen Kessels rend service à une partition colorée et raffinée dont il sait retirer toute boursouflure. Magistral.



CASSE NOISETTE, 2016 : les 90 ans de Peter Wright. Le Royal Ballet fête ainsi les 90 ans du metteur en scène et producteur Peter Wright, dans l'une de ses réalisations les plus emblématiques (et applaudies). Créée en 1984, la conception enchante en respectant l'empire du rêve qui montre comment le magicien Drosselmeyer emmène la jeune Clara jusqu'au monde enneigé de la Fée Dragée, et au royaume des bonbons.

Les aventures qui s'en suivent saisissent par leurs péripéties

contrastées voire martiales : le casse-noisette Hans-Peter se transforme en prince... Mais Wright offre à partir de la nouvelle onirique d'Hoffmann (Casse noisette et le roi des souris, 1816), une réflexion très fine de la magie de Noël, sachant et questionner le sens de la féerie et l'expérience morale qu'en tirent les jeunes protagonistes. Saluons l'excellent Gary AVIS, magicien démiurge, d'une présence convaincante, entre autorité et mystère. Il accompagne Clara dans son rite qui est aussi l'issue heureuse d'un envoûtement diabolique, car son neveu Hans-Peter a été transformé par le roi des souris, en casse-noisette, or seul l'amour d'une jeune fille pourra l'en libérer.

Au premier acte, confrontée à un immense sapin (qui ne cesse de grandir à mesure que le songe devient réel), Clara rayonne par son angélisme jamais mièvre (très juste Francesca Hayward). Le Casse-noisette devient prince (seyant et habile Federico Bonelli)... Au pays de la Fée Dragée, les danses de caractères se succèdent avec variété et virtuosité. Jusqu'au suprême pas de deux de la Fée Dragée, auquel l'étoile Lauren Cuthbertson réserve son élégance mûre d'une sublime souplesse : face à la Clara attendrie et naïve de Hayward, Cuthbertson éblouit par sa grâce adulte. Le charme de la production, défendu par des solistes de premier plan, semble atemporel. Irrésistible.



DVD, coffret. PYOTR ILYITCH TCHAIKOVSKY : The Ballets (Royal opera House, 3 DVD Opus Arte).

DVD, critique. PUCCINI : Madama Butterfly. Jaho, DeShong, Puente, ... Pappano / Caurier Leiser / ROH, 1 DVD Opus Arte, 2017)

❏ DVD, critique. PUCCINI : Madama Butterfly. Jaho, DeShong, Puente, ... Pappano / Caurier Leiser / ROH, 1 DVD Opus Arte, 2017). A Covent Garden, la Butterfly du duo de metteurs en scène, **Patrice Caurier et Moshe Leiser**, passionnément suivis à Angers Nantes opéra sous la direction de Jean-Paul Davois, offre une apparente simplicité qui du reste, sainte vertu de nos jours, demeure lisible, laissant la part belle à la sublime musique puccinienne.

ROH Covent Garden, 2017

Un Puccini rageur et dépressif

grâce à l'équation JAH0 / PAPPANO

Les metteurs ajoutent en filigrane une réflexion sur la fragilité du rêve de Cio Cio San qui croit au simulacre de ce mariage arrangé auquel sa jeunesse naïve s'accroche comme à une vocation. Les noces de Butterfly sont en pacotilles pour tous, sauf dans le cœur de ce papillon trop délicat. Rêve éperdu de la geisha (de 17 ans), exercice exotique de l'officier américain... l'écart est bien souligné et la carte postale japonisante de Puccini a parfaitement creusé son lit cynique et ironique jusqu'à la tragédie du suicide qui clôt ce drame domestique.



Les metteurs en scène n'en rajoutent pas : ils restent à hauteur d'yeux de Cio-Cio-San, humble servante d'une parodie nuptiale à moindres frais.

Car l'intensité et la vérité se concentrent assurément dans le jeu tout en nuances et incarnation profonde de la soprano albanaise **Ermonele Jaho** ; la cantatrice est actuellement une somptueuse et déchirante Traviata, et sa Butterfly britannique de 2017, frappe elle aussi par ce jeu intime, cette caractérisation qui surgit de l'intérieur, exprimant tous les replis d'une psyché en traumatisme, déchirée par la douleur et l'abandon. L'expressivité et le relief d'un chant pas toujours très juste saisissent cependant par leur justesse et l'intelligence de l'intonation.

Et son falot de faux mari Pinkerton ? **Marcelo Puente** es

techniquement trop juste (aigus serrés et vibrato systématisé) : le ténor sait cependant exprimer un léger trouble car il se prend au jeu de cette mascarade des plus cyniques. Le jeu de dupe n'en est que plus amer quand la pauvre fille comprend qu'elle a été trompée, abandonnée.



Rien à dire à la Suzuki
moelleuse et maternelle,
d'**Elizabeth**

DeShong : la mezzo partage avec Jaho, une intelligence dramatique qui éblouit de bout en bout, elle éclaire leur duo, immense dignité et sincérité dans la solitude, le dénuement, et la misère. Saluons enfin **Carlo Bosi**, Goro impeccable et lui aussi très juste. Enfin dans la fosse, **Antonio Pappano**, maître des troupes du Covent Garden, sait foudroyer, nuancer quand il faut, par saccades millimétrés : on sait que le chef affectionne la direction éruptive et expressionniste ; ses Puccini sont de ce point de vue toujours très efficaces. Il fait parler et crier l'orchestre avec une rare intensité. Voici donc une production loin d'ennuyer. Bien au contraire. A voir indiscutablement.



DVD, critique. PUCCINI : Madama Butterfly. Jaho, DeShong, Puente, ... Pappano / Caurier Leiser / ROH Covent Garden, 1 DVD Opus Arte, 2017

PUCCINI : Madama Butterfly

Tragédie japonaise en trois actes, livret de Giuseppe et Giacosa et Luigi Illica – Création, Scala de Milan, le 17 février 1904

Mise en scène: Moshe Leiser et Patrice Caurier

Cio-Cio-San : Ermonela Jaho

Pinkerton: Marcelo Puente

Sharpless: Scott Hendricks

Suzuki: Elizabeth DeShong

Goro: Carlo Bosi

Le Bonze : Jeremy White

Yamadori: Yuriy Yurchuk

Kate Pinkerton : Emily Edmonds

Le commissaire impérial : Gyula Nagy

Royal Opera Chorus

Orchestra of the Royal Opera House

Antonio Pappano, direction

Enregistrement réalisé au ROH, Covent Garden le 30 mars 2017

1 DVD Opus Arte OA 1268 D – 2h8mn + bonus : 11 mn

Cinéma : Les Noces de Figaro

par McVicar

Cinéma, ce soir 19h30 :
Les Noces de Figaro par
McVicar depuis le Royal
Opera House Covent
Garden, Londres. Figaro
romantique... Créée déjà en
2006 sur le mêmes
planches, cette
production des Noces de
Figaro de Mozart et son
librettiste Da Ponte
(1786), d'après



Beaumarchais (La Folle journée ou le Mariage de Figaro), transpose la fièvre révolutionnaire des serviteurs, du XVIII^e d'avant 1789... en 1830 soit à l'époque de la Restauration. McVicar imagine donc un Figaro ... romantique. Mais si l'ordre monarchique fait son retour, le Figaro hier campé par [le baryton Erwin Schrott](#), a gagné en certitude et détermination, n'hésitant directement à défier le comte Almaviva, tandis que aux côtés de cette lutte des classes (dominés / dominants), se joue aussi une guerre sociale : la guerre des sexes à travers l'alliance des femmes : la Comtesse et Suzanne, vraies maîtresses de cet échiquier fragile, innervent regards, jeu d'acteurs et mouvements, en une fresque émotionnelle vive. Décors, gestes, déplacements sont millimétrés comme d'habitude chez David McVicar qui préserve toujours la parfaite lisibilité de l'action sans omettre l'expression des intentions parallèles. **En 2015** pour la reprise de la production des Noces de Figaro de Mozart par Mc Vicar, l'opéra londonien affiche une nouvelle distribution : **avec toujours l'infatigable et très félin Erwin Shrott** dans un rôle qu'il sert à merveille (Figaro), Anita Hartig (Susanna), Stéphane Degout (Almaviva), Ellie Dehn (la Comtesse), Kate Lindsey (Cherubino)...

[Infos, réservation, salles de cinéma partenaires de la diffusion](#)

Les Noces de Figaro par McVicar sur [le site de la Royal Opera House Covent Garden Londres](#)



Erwin Shrott, Figaro éruptif et félin à Londres dans les Noces de Figaro de Mozart transposé par Mc Vicar à l'époque de la Restauration (DR)

✘ Le Baryton uruguyen, ex compagnon de la diva austro russe Anna Netrebko, a toujours cultivé ses affinités mozartiennes : avec [Don Giovanni](#), Figaro est son emploi de prédilection où rayonne sa félinité mâle et son sens de la présence scénique.

Extrait de la biographie portrait réalisée en 2008 par notre rédacteur Lucas Irom : « **Erwin Schrott, nouvelle icône lyrique** ? Une basse qui barytone avec un magnétisme dramatique et coloré comme peu autour de lui... une diction amusée, hédoniste, sanguine et palpitante offrant une incarnation nerveuse chez Mozart (Figaro, Les noces), mais aussi cette gravité sombre du timbre qui lui permet de jouer sur les registres du chant viril Don Giovanni, Méphistophélès... : l'art vocal de l'uruguyen Erwin Schrott (36 ans en 2008, né à Montevideo en 1972) se taille une part majeure parmi les jeunes tempéraments de la scène lyrique actuelle.

Acteur-chanteur

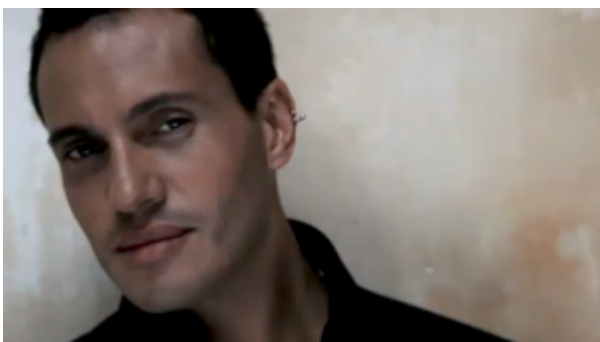
Le chanteur est déjà un acteur aguerri. Sur les 8 personnages abordés dans son premier disque chez Decca, de Mozart, Verdi et Gounod à Meyerbeer et Berlioz, l'interprète a incarné sur scène... 5 rôles. Pas si mal, pour un talent récent de plus en plus indiscutable... Avant de chanter, le jeune homme lava des voitures et aida ses parents dans le restaurant familial, à l'époque où l'Uruguay traversait l'une de ses crises économiques les plus difficiles. Du métier de chanteur et de l'opéra en général, le baryton-basse avoue avoir tout appris de la pianiste et metteuse en scène, Emilia Rosa, aujourd'hui décédée. Quittant l'Amérique du Sud, le jeune interprète rejoint l'Italie pour parfaire son apprentissage vocal: Leo Nucci lui prodigue de précieux conseils. A Montevideo, Erwin Schrott se distingue à 22 ans, en 1994, dans le rôle de Roucher, d'Andrea Chénier, un rôle qui lui offre une première incarnation ample et dramatique. Suivant le conseil de Mirella Freni, le jeune artiste sait préserver son talent en choisissant des rôles expressifs "confortables", au risque mesuré: Colline (La Bohème), Masetto (Don Giovanni), Timur (Turandot), Ramfis (Aïda), ... un apprentissage de longue haleine, à l'implication progressive et constante qui lui permet de fouiller son approche psychologique des caractères

sans porter atteinte à son timbre.

Leporello et Don Giovanni

En 1998, le baryton (26 ans) remporte le premier prix du Concours Operalia de Placido Domingo. L'ascension ne tarde comme l'exposition dans des rôles plus audacieux: Pharaon (Moïse et Pharaon de Rossini) sous la baguette de Muti, surtout Leporello et Don Giovanni (chanté pour la première fois en 2004 à Whashington), comme Figaro, font de lui un mozartien à la sanguinité extravertie, non dénué d'une exigence linguistique. Il ne s'agit pas de déployer une palette vocale riche et ample, il faut aussi incarner les états émotionnels de la musique. Un défi que le chanteur souhaite relever avec assiduité. Ainsi, trouvant son Figaro de 2006, un rien trop "volcanique", l'interprète veille à ciseler davantage la vérité de son approche scénique et vocale.

Aujourd'hui, l'artiste recherche à raffiner davantage chacun des rôles qu'il a abordés sur scène: Narbal (Les Troyens de Berlioz), Macbeth (Verdi), Onéguine (Tchaïkovski), comme il recherche à élargir sa palette émotionnelle grâce à de nouveaux rôles, dont quelques Belliniens: Rodolfo (La Sonnambula), Giorgio (I Puritani)...



A l'été 2008, Erwin Schrott chante Leporello à Salzbourg (dans la mise en scène de Claus Guth sous la direction de Bertrand de Billy), avant d'aborder Don Giovanni au Metropolitan de New York,

Escamillo (Carmen) à la Scala sous la baguette de Barenboim, et Figaro, dans Les Noces de Figaro, à Vienne, la capitale autrichienne où, il y a quelques années, il désespérait de ne jamais trouver d'engagement après avoir échoué au Concours Hans Gabor Belvedere. A force de ténacité, l'artiste a su démontré son immense talent... un talent qui pourrait devenir art majeur s'il travaille encore sa diction et la finesse de

ses rôles. Promis à une belle carrière, Erwin Schrott, compagnon à la ville de la soprano autrichienne et russe, Anna Netrebko, nous offrira un prochain accomplissement en chantant avec sa compagne. En attendant ce duo miraculeux ([Don Giovanni de Mozart filmé en 2013 à Baden Baden où Netrebko joue Donna Anna](#)), le baryton pourrait bien devenir la nouvelle icône lyrique des années à venir. «



Portrait réalisé à l'occasion de la sortie de son premier album chez Decca : **Erwin Schrott : arias**. un récital lyrique qui mêle Mozart (6 airs sur les 12 au total), Verdi (Don Carlos, Les Vêpres Siciliennes, chantés en Français), Berlioz (La Damnation de Faust), Gounod (Faust), Meyerbeer (Robert le diable)...

Mozartien, Verdien, mais aussi Méphistophélès au rire sardonique, le baryton-basse nous offre une palette dramatique particulièrement riche et convaincante. Erwin Schrott: Arias 1 cd Decca. Avec l'Orquestra de la Comunitat Valenciana. Riccardo Frizza, direction (2008)

**Poitiers. Cinéma « le
Castille », le 5 juillet
2015; en direct du Royal
Opera House de Londres.**

**Rossini : Guillaume Tell,
opéra en quatre actes d'après
un livret de Étienne de Jouy
et Hippolyte Bis. Gérald
Finley, Guillaume Tell; John
Osborn, Arnold Melcthal;
Malin Byström, Mathilde;
Alexander Vinogradov, Walter
Furst; Sofia Fomina, Jemmy ...
Choeur du Royal Opera,
Orchestre du Royal Opera;
Antonio Pappano, direction.
Damiano Michieletto, mise en
scène; Paolo Fantin, décors;
Carla Teti, costumes;
Alessandro Carletti,
lumières.**



L'opéra au cinéma est depuis quelques années une pratique plébiscitée qui permet au plus grand nombre, souvent en fauteuils plus confortables que dans les salles habituelles, et à moindre coût, de suivre les saisons lyriques de part le monde. C'est pourquoi CLASSIQUENEWS a fait le choix de rendre compte des retransmissions d'opéra au cinéma... C'est le dernier opéra de la saison 2014/2015 qui a été présenté en direct de Londres dans le monde entier en ce dimanche après midi. Pour clore sa saison, le Royal Opera House propose à son public une nouvelle production l'ultime chef d'oeuvre de Gioachino Rossini (1792-1868) : Guillaume Tell. L'oeuvre est présentée dans sa version française, la version originale (créée en 1829 à l'Opéra de Paris); celle en italien, la plus jouée pourtant, fut créée à Lucques en 1831. Pour cette nouvelle production le Royal Opera House a invité une distribution internationale avec quelques artistes de premier plan comme Gérald Finley, John Osborn, Nicolas Courjal; et

c'est le metteur en scène Damiano Michieletto qui a été convoqué pour monter ce Guillaume Tell.

Chanteurs crédibles mais scène visuelle provocante, ce Guillaume Tell londonien marque les esprits

Guillaume Tell occupe le Royal Opera House



Si Damiano Michieletto fourmille d'idées, notamment pour marquer l'oppression de la Suisse par l'armée autrichienne, il n'était peut-être pas nécessaire de réaliser une mise en scène aussi brutale dont le summum est atteint dans la scène de viol au troisième acte. D'ailleurs le scandale a été tel (des huées ont, semble-t-il ponctué ladite représentation et ont vilipendé le metteur en scène aux saluts finaux) que Michieletto a été contraint d'édulcorer sérieusement la scène en

question (plus de scène de nudité, plus de cris de détresse). Inutile aussi le finale de l'acte deux au cours duquel Guillaume, Walter et le chœur se mettent torse nu pour s'asperger de sang de synthèse; Que Michieletto veuille

centrer sa mise en scène autour de l'oppression autrichienne, soit, ce parti pris est acceptable et assez crédible, mais il pousse son concept trop loin : – l'allusion est mère de poésie et d'équilibre théâtral : en montrant trop et de façon aussi répétitive finit par agacer. Ce que nous regrettons aussi au milieu de décors, plutôt réussis (la présence de terre surtout pour signifier la terre nourricière, l'amour de la terre, au sens amour de la patrie – s'avère être une idée excellente), et de lumières superbes, ce sont des costumes et des accessoires totalement hors sujet. Soit, au XIVe siècle le canon avait fait son apparition (il était arrivé en France vers 1313) mais les mitraillettes, mitrailleuses et autres revolvers étaient totalement inconnus en 1307, n'ayant fait leur apparition dans l'équipement militaire qu'au XXe siècle, et évoluant sans cesse entre les deux guerres (elles équipaient les armées américaines et européennes pendant la seconde guerre mondiale). Dommageable également l'idée de faire évoluer solistes et chœur dans un espace réduit alors que la scène du Royal Opera House permet de faire plus et mieux. (Photo ci avant : Gerald Finley)

Vocalement, en revanche, nous n'avons que des satisfactions. Guillaume Tell étant présenté dans sa version originale, la version française, nous pouvions nous inquiéter pour la diction; contredisant nos craintes, elle était excellente, même si elle était parfois aléatoire dans quelques scènes de chœur. Pour le rôle titre, le Royal Opera House a invité le baryton canadien **Gérald Finley**; Il est dans une forme exceptionnelle et campe un Guillaume impérial d'un bout à l'autre de la représentation. Finley nous montre un Guillaume certes tiraillé par des sentiments contradictoires mais prenant les bonnes décisions quand il le faut, soutenu en cela par sa femme et son fils puis par Mathilde, soutien de toute la famille Tell à partir du troisième acte. Saluons également une diction quasi parfaite et l'ovation largement méritée qu'il reçoit tant pour son interprétation de la prière « Sois immobile » et aux saluts finaux. C'est **John Osborn** qui prête

ses traits et sa voix à Arnold Melcthal; le ténor américain, qui connaît bien le répertoire rossinien, et Guillaume Tell en particulier a évolué de façon surprenante et de façon très positive. La voix est ferme et les aigus balancés avec une assurance remarquable; et tout comme Finley la diction est excellente. Tirailé entre son amour pour Mathilde et son amour pour son pays, c'est l'assassinat de son père par Gessler qui le pousse à rejeter l'ennemie de sa patrie, dut-il pour cela sacrifier l'amour qu'il lui porte; Osborn reçoit un accueil chaleureux très mérité pour son interprétation d'« Asile héréditaire » projeté, incarné avec une sensibilité poignante. Côté femmes saluons la très belle Mathilde de **Malin Byström** et l'honorable Hedwige de **Enkelejda Shkosa**; **Sofia Fomina** campe certes un Jemmy juvénile et courageux mais elle est un cran en dessous de ses deux collègues. Complétant avec talent la distribution des rôles principaux, Nicolas Courjal incarne un Gessler cruel à souhait; et si la mise en scène dessert Mathilde et les Suisses, elle permet à Courjal de s'épanouir telle une fleur ... mortellement venimeuse. Parmi les rôles secondaires, saluons les très belles performances de **Eric Halfvarson** (Melcthal), **Alexander Vinogradov** (Walter Furst) et **Michael Colvin** (Rodolphe). Si les solistes ont réalisé des prouesses remarquables, le chœur, personnage à part mais indispensable dans Guillaume Tell, a été lui aussi exceptionnel. Les effectifs ont été quasiment doublés pour l'occasion et ont été parfaitement préparés par leur chef de chœur, **Renato Balsadonna**. Musicalement et vocalement, la performance est idéale et la diction est presque parfaite car au cours de quelques scènes, notamment dans les ensembles, elle n'était pas toujours très nette.



Dans la fosse, l'Orchestre du Royal Opera House, survolté, joue à la perfection. Antonio Pappano qui connaît le chef d'oeuvre de Rossini par coeur, ses explications durant les reportages d'entractes sont d'ailleurs parfaitement claires et très concises, dirige son orchestre avec maestria, ciselant chaque scène, chaque note, tel l'orfèvre travaillant un chef d'oeuvre; généreux en tempi vifs, Pappano parvient à trouver un juste milieu entre la fosse et le plateau. Une fois passés les aléas de la première avec sa dose de scandale, de huées et autres interpellations à son égard, Pappano peut enfin diriger une oeuvre qu'il aime tout particulièrement et pour laquelle il trouve toujours de nouveaux angles d'approche. L'ouverture, joyau instrumental est menée tambour battant donnant ainsi le ton de la soirée. Et les « bravo » qui fusent après entre la fin de l'ouverture et le début du premier acte saluent à juste titre une interprétation dynamique.

Musicalement et vocalement, cette nouvelle production de Guillaume Tell, -absent à Londres depuis 1992-, est remarquable par la réunion de multiples talents qui se

transcendent pour sublimer l'ultime opéra de Rossini; en revanche scéniquement Damiano Michieletto donne un coup d'épée dans l'eau. Certes il y a beaucoup d'idées mais aucune n'est véritablement mise en valeur tant la mise en scène est brutale, lourde et souvent répétitive, inutilement sanguinolente, inutilement sauvage. La scène de viol au troisième acte, toute édulcorée qu'elle soit, n'était pas nécessaire – même si comme le précise Kasper Holten (le directeur général du Covent Garden) chaque occupation est oppressive et entraîne forcément des exactions de ce type. Souhaitons tout de même que le succès soit au rendez-vous des dernières représentations de la série et donc de la fin de la saison 2014/2015 du Royal Opera House.

Poitiers. Cinéma « le Castille », le 5 juillet 2015; en direct du Royal Opera House de Londres. Gioachino Rossini (1792-1868) : Guillaume Tell, opéra en quatre actes d'après un livret de Étienne de Jouy et Hippolyte Bis. Gérald Finley, Guillaume Tell; John Osborn, Arnold Melcthal; Malin Byström, Mathilde; Alexander Vinogradov, Walter Furst; Sofia Fomina, Jemmy ; Enkelejda Shkosa, Hedwige; Nicolas Courjal, Gessler; Eric Halfvarson, Melctal; Michael Colvin, Rodolphe; Samuel Dale Jonhson, Leuthold; Enea Scala, Ruodi. Choeur du Royal Opera, Orchestre du Royal Opera; Antonio Pappano, direction. Damiano Michieletto, mise en scène; Paolo Fantin, décors; Carla Teti, costumes; Alessandro Carletti, lumières.

Londres. Butterfly au ROH Covent Garden



Londres, ROH, Covent Garden. Puccini : Madama Butterfly. Du 20 mars au 11 avril 2015. La production londonienne est prometteuse. Scénographiée par le duo provocateur mais théâtralement toujours abouti, Leiser-Caurier, sous la direction de Nicola Luisotti, voici une lecture du drame de Cio Cio San qui devrait frapper

l'audience grâce entre autres à la distribution apparemment cohérente : Opolais, Jagde, Viviani, Bosi, Shkosa. En 1904, Puccini aborde la rive japonaise en sachant éviter les imageries caricaturales grâce à une écriture d'un raffinement harmonique extrême dont le sens de la couleur et le chromatisme ciselé réinventent la notion même d'orientalisme plus qu'ils ne l'illustrent. Le compositeur renouera avec ce scintillement exotique à l'orchestre presque 20 ans plus tard, Turandot, princesse chinoise créé à Milan en 1926, à titre posthume...

A Nagasaki, si l'officier américain Pinkerton (ténor) se marie avec la geisha Cio Cio San dite aussi Butterfly (soprano), il vit tout cela comme un jeu sans conséquence. C'est pourtant dans l'esprit de la jeune femme, un mariage réel dont naît rapidement un garçon : Puccini, comme Massenet à son époque, exploite les forces et mouvements contradictoires. Facétie insouciant de l'américain, chant tragique et solitaire puis suicidaire et désespéré de Cio Cio San. Le compositeur renforce par l'orchestre la psychologie des personnages, en particulier la figure de la geisha dont les relations avec ses semblables sont complexes et nettement défavorables. Jeune

[prostituée, elle inspire l'exclusion. C'est la solitude de plus en plus accablante pour l'héroïne, et son abandon / trahison par Pinkerton qui achèvent toute résistance. Au final, Cio Cio San n'a jamais existé et son fils est même repris par la femme véritable de Pinkerton... La vraie revanche de Butterfly reste le chant orchestral exceptionnellement raffiné que lui réserve Puccini qui n'a jamais semblé plus inspiré par une figure féminine. Ni Tosca, ni Turandot ni même Mimi, ne semblent doublées par un orchestre aussi raffiné, harmoniquement miroitant, d'une texture scintillante aussi sophistiquée que Ravel ou Debussy.](#)



[Madame Butterfly de Puccini au Royal Opera House de Covent Garden, Londres](#)

[8 représentations : les 20,23,28,31 mars puis 4,6,9 et 11 avril 2015](#)

[Production déjà présentée en 2011](#)

[Nicola Luisotti, direction](#)

[Patrice Caurier et Moshe Leiser, mise en scène](#)

**Compte rendu, opéra.
Poitiers. Cinéma « le
Castille », le 29 janvier
2015; en direct du Royal
Opera House de Londres.
Giordano : Andrea Chenier**

opéra en quatre actes sur un livret de Luigi Illica d'après la vie du poète André Chenier (1762-1794). Jonas Kaufmann, Andrea Chenier; Eva Maria Westbroek, Maddalena di Coigny, Zeljko Lucic, Carlo Gérard...

Lorsqu'il compose *Andrea Chenier* en 1896, Umberto Giordano (1867-1948) ne pensait certainement pas que son opéra en quatre actes, inspiré de la vie du poète français guillotiné pendant la terreur, serait plus connu pour certains de ses arias plus que dans sa totalité. Pour cette nouvelle production le Royal Opera House a confié la mise en scène à **David McVicar**, un habitué de la scène lyrique londonienne, et le rôle titre au ténor allemand Jonas Kaufmann.

trop lisse esprit révolutionnaire au Royal Opera House mais

sidérant Chénier de Jonas Kaufmann

David McVicar qui nous a habitué

à des mises en scène hors-normes comme par exemple *Rigoletto* où il n'avait pas hésité à introduire une courte scène sexuelle lors de la fête du duc de Mantoue ou *Faust* avec son cabaret *L'Enfer*, réalise là



une mise en scène très, peut-être trop, sage avec un premier acte terne étrangement à propice l'endormissement. Les trois actes suivants montrent une révolution française très édulcorée avec peu de mouvements de foules, aucun sans culottes et quasiment aucune chanson révolutionnaire sauf une carmagnole qui précède de peu le procès de Chénier. Bien sûr les costumes, les décors et les lumières sont superbes mais il manque dans la mise en scène le brin de vie, voire l'accent de folie qui caractérise habituellement le travail de McVicar.

Sur le plateau, la distribution est totalement dominée par l'Andrea de Jonas Kaufmann. Le ténor allemand qui effectuait une prise de rôle s'est emparé du personnage avec panache et profondeur faisant siens les sentiments contradictoires du rôle titre. De sa voix particulière, rugueuse et ciselée à la fois, l'artiste souligne toutes les audaces et les nuances psychologiques de la partition redoutable de Giordano; l'improvviso (*Colpito qui m'avete Un di all'azzurro spazio*) au premier acte et *Un bel di di maggio* au quatrième sont interprétés avec élégance et intelligence.

Fine comédienne **Eva Maria Westbroek** campe une Maddalena de Coigny à la fois provocatrice et sensuelle, sensible et aussi apeurée; mais vocalement la performance est inégale. Très à l'aise dans le médium, la soprano faillit cependant dans les extrémités de la tessiture haute: ses aigus sont parfois tendus comme si, tétanisée par le défi, Eva Maria Westbroek peinait à se lâcher complètement; du coup l'aria de Maddalena « *La mamma morta* » manque de panache comme de souffle même s'il est interprété avec un engagement méritoire.

Le Carlo Gérard de Zeljko Lucic, esprit vilain-, est certes vocalement un peu monochrome mais scéniquement solide; si nous aurions apprécié d'écouter un peu plus de nuances, notamment dans « Nemico della patria » chanté de manière un peu brutale. Néanmoins Lucic brosse un portrait touchant de Carlo dont l'amour pour Maddalena le fait changer de camp avec une certaine noblesse. Notons aussi la jolie Bersi de **Denyce Graves** et des comprimari intelligemment distribués. Le chœur du Royal Opera House, bien préparé, comme d'habitude, fait une prestation très honorable ; il aurait certainement pu mieux faire si David McVicar avait seulement été plus inspiré.

Dans la fosse **Antonio Pappano** dirige l'orchestre du Royal Opera avec style. Il prend le chef d'oeuvre de Giordano à son compte travaillant en amont avec chacun, solistes, orchestre, chœur ciselant la partition avec la rigueur et la minutie qui le payent. Pendant toute la soirée, Pappano, attentif à ce qui se passe sur le plateau, tient son orchestre d'une main ferme. La tenue est dramatique et la direction soignée l'impact expressif de chaque scène, intimiste ou collective.

C'est, malgré une mise en scène trop sage, une production qui a le mérite de mettre en avant une oeuvre méconnue dont seuls quelques airs ont imprimé les mémoires grâce, notamment, à Maria Callas qui contribua à sortir nombre d'oeuvres de l'oubli. L'immense succès de la soirée est en grande partie dû à un Jonas Kaufmann mouvant et rayonnant, vocalement très en forme; néanmoins les partenaires du ténor allemand ne démeritent absolument pas tant ils s'engagent pour la défense d'une oeuvre qui gagne grandement à être davantage écoutée.



Poitiers. Cinéma « le Castille », le 29 janvier 2015; en direct du Royal Opera House de Londres. Umberto Giordano (1867-1948) : Andrea Chenier opéra en quatre actes sur un livret de Luigi Illica d'après la vie du poète André Chenier (1762-1794). Jonas Kaufmann, Andrea Chenier; Eva Maria Westbroek, Maddalena di

Coigny, Zeljko Lucic, Carlo Gérard; Denyce Graves, Bersi; Elena Zilio, Madelon; Rosalind Plowright, Contessa di Coigny; Roland Wood, Roucher; Peter Colman-Wright, Pietro Fleville; Eddie Wade, Fouquier-Tinville; Adrian Clarke, Mathieu; Carlo Bosi, L'incroyable; Peter Hoare, l'abbé; Jrmey White, Schmidt; John Cunningham, Major Domo; Yuriy Yurchuk, Dumas. Orchestre du Royal Opera House, chœur du Royal Opera; Antonio Pappano, direction. David McVicar, mise en scène; Robert Jones, décors; Jenny Tiramani, costumes; Adam Silverman, lumières.